

EXECUTION DES 200 LE PREMIER MAI 1944

« **PREMIER MAI 1944- MATIN. BLOC 15.** Ils sont tous réunis en une file sans fin devant les cuisines, à l'endroit des rassemblements. Ils sont en retard. La garde qui doit les prendre en charge est en retard. Ils attendent donc là, comme ils attendaient autrefois les camions pour aller en excursion, dans des jours paisibles, avec la chemise blanche à manches courtes et le sac sur l'épaule. Ils sont comme ça, maintenant aussi. Deux cents hommes courageux, deux cents corps droits. Ils attendent les camions pour leur dernière excursion. Et ils aiment les excursions. Ils n'ont pas eu beaucoup l'occasion d'aller en excursion.

Et aujourd'hui, c'est le 1^{er} mai et le vent du matin commence à s'adoucir. Le soleil de temps en temps pointe son nez derrière les nuages et l'aurore est dorée. Le mont Hymette est cousu d'or. Ils passeront par l'Hymette et ils rencontreront le soleil. Ils espèrent tous que le soleil vaincra les nuages et qu'il leur fera face, qu'il les aveuglera même. Ils veulent partir ainsi avec le soleil en face. Ils veulent que leur dernier voyage soit beau. Leur dernier voyage. Le voyage vers Cythère. Ils refusent de subir l'humiliation du déshabillage. Habillés, propres, beaux, c'est ainsi qu'ils veulent partir pour leur dernière excursion. Comme les Spartiates.

Leurs bouches sont fermées. Les yeux sont tournés vers le sol. Personne ne peut regarder les condamnés à mort, rassemblés là. Le cœur saigne. Les yeux se remplissent de larmes. Les sanglots éteignent presque la voix de tous ceux qui restent derrière. Ils se retiennent. Ils ne doivent pas les voir flancher. Pas une seule larme ne doit leur échapper... les larmes viendront après, quand ils seront seuls. Ils doivent rester impassibles, durs. Ne pas laisser éclater leur colère. Le chargement horrible dans les camions commence. Derniers adieux. Les bouches s'ouvrent pour délivrer des messages à leurs proches. Certains écrivent des petits messages à la va-vite mais les mots ont du mal à sortir. Giorgos serre dans sa main la photo de sa petite princesse. Il la serre comme s'il craignait... comme s'il craignait qu'on la lui prenne. Ils avaient déjà tout pris. Il la tenait, sa princesse, très fort contre lui pour qu'ils ne la voient pas.

« Je te connais au tranchant terrible de l'épée..... ».

Anestis, monté sur une marche donne le signal d'une voix forte. Les autres suivent. Personne ne peut les en empêcher. Piété et émotion. C'était une célébration religieuse. Leurs voix sortaient de leurs âmes. La force des paroles était énorme. Même les pierres défailaient devant ce

spectacle émouvant. Jamais le salut à la Liberté n'a retenti dans les villes et les villages, dans les montagnes et dans les gorges de Grèce, d'une manière plus émouvante, plus sincère, plus courageuse qu'à ce moment-là... Leur chant portait jusqu'au sommet du mont Hymette. Et l'écho frappait directement leurs cœurs. Ils partent pour leur excursion et une un convoi funèbre. Ils sont partis ! Ils ont quitté le camp. On les a perdus de vue au tournant. Personne ne parlait. Tous étaient concentrés sur quelque chose, sur quelques images, sur quelques pensées. Le soleil luttait contre les nuages. Parfois il sortait vainqueur et parfois vaincu. Eux, c'est vers lui qu'ils allaient. Ils étaient proches et le soleil était en face d'eux. Quand il gagnait le combat contre les nuages, il était aveuglant. C'était un soleil de mai.

Le Mont Hymette apparaissait maintenant menaçant. La montagne qui a vu leur combat pour survivre, pour améliorer leur vie, ne pouvait pas accepter cette petitesse, cette injustice. Il était menaçant, sombre, de mauvaise augure. Et au pied de l'Hymette, voici Kaisariani. Un faubourg héroïque, résistant, malmené, avec des hommes révoltés. Sa terre, une fois de plus, allait se teinter de rouge... Elle allait accueillir des hommes courageux, des combattants.

Et soudain, une voix rompit le silence absolu. Une voix les sortit de leur léthargie.

- Nous sommes arrivés, camarades, nous sommes arrivés...
- Nous sommes arrivés, camarades, nous entrons dans le Centre de tir.

« Quel bel endroit ! » murmura Napoléon Soukatzidis. Nikos, à ses côtés, l'écoutait.

- Ce bel endroit, ils l'ont souillé... Ils assassinent des hommes.

Comme un convoi funèbre, les autos entraient dans le Centre de tir, l'une après l'autre et à la même vitesse. Comme un convoi funèbre.

Ils prirent les premiers en les poussant hors des camions. C'était parti. Le déchargement se poursuivit. On atteignait le sommet de la tragédie. Elle était arrivée à sa fin. Et maintenant tous éprouvaient un sentiment étrange... Qu'on en finisse. L'excursion est finie. Ils étaient pressés. Ils priaient pour être dans les premiers. Ils ne voulaient pas être les témoins du martyre des autres, voir d'abord leurs camarades.... mourir deux fois. Les salves des mitrailleuses étaient assourdissantes. Et elles étaient suivies d'un silence, d'un silence interminable, d'un silence de mort. Ces bruits leur semblaient imaginaires. Et ensuite, la même chose, de nouveau avec les suivants. Suppression la moins onéreuse de la vie qui est le bien le plus précieux. De nouveau, la même chose. Par vingt, ils les faisaient descendre des camions.